

LES NUITS D'ÉTÉ,

Six Mélodies pour mezzo-soprano ou ténor, avec accompagnement de piano, par Hector Berlioz.

Voici une œuvre musicale qui, sans doute, sera prise en pitié par plus d'un de nos compositeurs patentés, car c'est le système de critique vraiment commode adopté depuis longtemps par certains gens à l'égard de toutes les productions de Berlioz.

Je connais de graves professeurs de contrepoint et des virtuoses très distingués sur le cornet à piston qui emploient leurs moments perdus, c'est-à-dire les douze heures de la journée, à arranger pour la flûte la partition de *Don Juan*. Eh bien, il y a aussi une foule de musiciens à vent et à cordes, une multitude de têtes à perruques de toutes les couleurs, chez qui est enracinée à tout jamais cette opinion singulière, que Berlioz fait de la musique avec la préméditation de dénaturer les éléments primitifs qui la constituent. Ils appréhendent qu'il ne supprime un de ces jours les dièzes et les bémols, et qu'à la place des mesures usitées jusqu'ici, il ne lance au premier moment dans le monde une symphonie à cinq et sept temps.

Ces messieurs ne paraissent pas s'être aperçus que Berlioz ne s'est encore servi que des mêmes clefs et des mêmes tons qui figuraient dans les œuvres de ses prédécesseurs, et que reproduiront sans doute celles de ses survivants.

Il est certain pourtant que son méloplaste est à l'usage de tout le monde, et que les dièzes et les bémols ont identiquement le même emploi dans sa musique que partout ailleurs.

N'accusez donc pas Berlioz de conspirer contre les règles de l'art. Il ne travaille pas d'après un système ; ce n'est ni un démolisseur, ni un esclave aveugle des vieilles théories ; ce qui préside à ses œuvres, c'est l'inspiration : il s'écoute penser, et peint ce qu'il sent. La question n'est donc pas de savoir s'il sent comme tout le monde, mais si les sentiments qu'il exprime sont vrais et consciencieux. Le talent de Berlioz est, on peut le dire, aussi naturel, aussi pur que l'éclat du diamant ; toutes les facettes de ce talent multiple ne sont pas encore, il est vrai, également polies, et présentent encore certaines aspérités.

Mais que d'harmonie et de brillant n'a-t-il pas acquis déjà depuis la symphonie de Roméo et Juliette, et quelle perfection encore, quels miracles futurs n'a-t-on pas le droit d'espérer de son génie ? Toutes les compositions de Berlioz sont vivifiées par le feu sacré, et même lorsqu'il lui arrive de dévier, l'on reconnaît encore l'artiste inspiré.

On peut affirmer qu'aucun autre compositeur ne travaille avec des idées plus indépendantes et un plus noble désintéressement. Rien lui serait-il plus facile, en effet, que d'écrire aussi de ces mélodies fades et parfumées, telles que les recherchent les chanteurs à la mode et leur fashionable clientèle ? Mais jamais Berlioz n'a voulu déshonorer son art, il le vénère comme chose sacrée ; et c'est plein d'un zèle religieux qu'il lui consacre le tribut de ses meilleures pensées.

Rien ne justifie mieux ces réflexions que les nouvelles mélodies que nous avons sous les yeux, offrande modeste mais pure, où l'on retrouve sous une forme pleine d'originalité et de grâce toutes les riches qualités de ses grandes œuvres instrumentales. Berlioz se révèle à chaque page, chaque mesure porte son cachet, et reflète pour ainsi dire quelque chose de sa physiologie.

Voici les titres de ces six mélodies, dont les paroles sont dues à Théophile Gautier :

1° *Villanella*, 2° *Le Spectre de la rose*, 3° *Sur les lagunes*, 4° *Absence*, 5° *Au Cimetière*, 6° *L'île inconnue*.

Mais je renvoie le lecteur à l'œuvre même, car mes oreilles bourdonnent encore de ces sons ou joyeux, ou plaintifs, et je ne puis me décider à analyser par de froides paroles ce que la musique seule peut faire apprécier. Ce recueil réunit à la fois le si gracieux, la *mélodie* plus large, plus développée, et la *ballade* mélancolique ; du moins ce dernier caractère nous paraît dominer dans plusieurs mélodies. Cette œuvre en un mot est imprégnée de tant de fraîcheur, de tant de suavité, que je ne saurais pour la louer, trouver d'expression au niveau de ma pensée, si les vers de Th. Gautier ne me fournissaient justement la formule la plus désirable :

Un air maladif et tendre,
A la fois charmant et fatal,
Qui vous fait mal,
Et qu'on voudrait toujours entendre,
Un air comme en soupire aux cieux
L'ange amoureux.

ST. Heller.